

75 d'Anna-Louise Milne

Pierre Popovic

Numéro 258, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2016). Compte rendu de [75 d'Anna-Louise Milne]. *Spirale*, (258), 9–11.

Du passé, faisons table rase

Par Pierre Popovic

75

d'Anna-Louise Milne

Gallimard, 2016, 203 p.

Un choc, une impudeur vite regrettée et le hasard d'un nombre ont catalysé le projet qui anime 75.

Le choc ? Celui éprouvé par la narratrice de ce « roman sans fiction¹ » lorsque des « travaux de réhabilitation » entreprennent une rue anodine du nord-est de Paris. Cette rue, qui taille petit et que l'abandon a presque muée en impasse, nul ne lui prêtait attention, nul ne la marchait par plaisir, nul n'y allait par choix, même pas les candidats aux élections, c'est tout dire. La narratrice passait régulièrement à sa proximité et la connaissait, mais ne s'était jamais vraiment intéressée à elle. Ce sont les commencements des travaux qui vont l'attirer et la conduire à suivre la longue phase de démolition des immeubles, des murs, des trottoirs, des aménagements de voirie.

L'impudeur vite regrettée ? Celle consécutive au portrait que cette passante devenue curieuse tire à l'improviste d'une vieille dame, surprise par l'objectif alors qu'elle observe le devenir de sa rue par la porte entrebâillée de sa maison. D'un regard sec, la photographiée fait savoir à la photographeuse qu'elle n'apprécie pas le fait d'être transformée en spécimen rudéral pittoresque, de surcroît sans que lui soit demandé son avis. Dans le récit, cette fière ancienne s'appelle Mme Fr. Tous les habitants de la rue présentés auront des noms



ainsi réduits à deux lettres. Si cette miniaturisation est la trace d'une volonté de respecter leur vie privée et leur personne, elle signale aussi la violence de l'agression qu'ils subissent de la part de ces dinosaures hurleurs que sont les grues, les brise-béton, les pelles lourdes, les broyeurs hydrauliques. L'identité civile et citadine associée à l'accoutumée une adresse à un nom. Celle-ci détruite, celle-là dévisse, et Balzac lui-même ne parvient plus à concurrencer l'état civil, manière de dire que les conventions du roman réaliste sont ici rejetées, car elles s'avèrent impuissantes à décrire la déglingue intime et multiforme qui accompagne les chantiers.

Un nombre complexe

Le hasard d'un nombre ? Celui de 75. Pour la passante incongrue, ce nombre a des résonances singulières. Elle va trouver Mme Fr., lui présente ses excuses pour le portrait chapardé, fait sa connaissance et celle de son mari, M. Fr. Par leur intermédiaire, elle commence à découvrir ce qu'est et ce que ce fut cette rue anonyme. Un déclic se produit quand la vieille dame lui dit qu'il y a 75 ans qu'elle habite en cet endroit. Le chiffre lui-même produit une déflexion en son cœur et son esprit, en ce sens qu'il la distrait de l'immédiateté de ce qui se passe et a lieu (la casse générale) pour ouvrir un large spectre mémoriel. 75 est le numéro qui, à la suite du réaménagement de l'ancien département de la Seine², est officiellement devenu celui du département de Paris, en 1975. Des souvenirs lui reviennent à partir de ce « *compromis exact entre cinquante et cent* ». D'aucuns sont liés à l'enfance et aux vacances qui l'emmenaient, elle qui venait d'Écosse, dans de longs voyages en voiture vers le sud de la France, durant lesquels elle passait le temps en notant les numéros des plaques d'immatriculation des autos, troublée de voir un peu partout ce « 75 » qui évoquait pour elle une ville étrange, toujours annoncée, mais jamais atteinte, puisqu'elle était systématiquement contournée pour aller au plus

vite. D'autres le sont au hasard, à l'exemple de l'impression causée jadis par l'annonce que l'espérance de vie des femmes était désormais de 75 ans, dit plus spectaculairement : de trois quarts de siècle ! Or, le geste même de la démolition jure avec cette richesse polymémorielle du chiffre. Une rue à ce point délaissée n'est plus vraiment liée à la ville qui l'entoure, et, pour qu'elle soit détruite, il ne faudra pas 75 années, mais quelques mois. Cette contradiction spatiotemporelle, la jeune femme

lui dérobe ce que j'appellerai le sens du temps. Son insatisfaction intérieure s'intensifie quand, du sympathique et décidé Christopher, un jeune chef d'équipe chargé du tri des déchets sur le chantier de démolition, elle apprend que les résidus de la vie quotidienne des habitants d'hier et de naguère (« *papiers, tissus, bouteilles, vieux matelas, seringues, toute la triste archéologie [des] lots longtemps abandonnés* ») seront enterrés, et que l'on construira les nouveaux immeubles et îlots par-dessus.

de ruine. Il efface, il supprime, il dématérialise, il ensevelit, fait de la modernité une antiquité touristique, et tout le reste est littérature (numérisée). L'écriture de Milne va à l'encontre de cela. Les dernières pages du texte montrent la narratrice en train de prendre une longue série de photographies de morceaux du dernier mur, à la veille d'être abattu, dans le but de les réunir plus tard en fresque, en une sorte d'installation³. En clair, il s'agit ici de saisir les ruines potentielles brillant une dernière

**il s'agit ici de saisir
les ruines potentielles
brillant une dernière fois à l'instant
de leur destruction imminente.
Pour y parvenir, il a fallu trouver un phrasé,
et il est remarquable par l'équilibre qu'il atteint
et garde entre la délibération intérieure,
la précision clinique de la description
des choses vues et de fascinants
élans de prose poétique**

la ressent profondément. Elle pense à cette femme qu'elle a vue un jour, qui hurlait de désespoir d'avoir tout perdu à la suite d'un tremblement de terre. Elle observe un frêne en bord de rue, tourmenté et bouleversé par le vent, mais lui résistant, quand bien même son destin est scellé. Ces images lui indiquent qu'il y a eu et qu'il y a là, devant elle, de l'histoire, de la souffrance, de la vie qu'il serait trop simple et choquant de se contenter d'anéantir et d'ignorer. Elle a dès lors le sentiment que la transformation brutale de la rue en « zone » (de réhabilitation) lui enlève et lui cache quelque chose,

La qualité des ruines est d'avoir des habitants

À partir de là, la passante se mue au gré des pages en flâneuse étonnée, en badaude nerveuse, en photographe de ce qui n'est presque déjà plus, en reportrice fouailleuse, en sociologue de terrain, en historienne benjaminienne. Walter Benjamin voyait de l'héroïsme dans la façon dont le poète baudelairien transformait en poésie les déchets produits et les ruines créées par la modernité. Il y a de cela dans le travail d'Anna-Louise Milne, à ceci près que 75 montre avec force que le XXI^e siècle refuse l'idée même

fois à l'instant de leur destruction imminente. Pour y parvenir, il a fallu trouver un phrasé, et il est remarquable par l'équilibre qu'il atteint et garde entre la délibération intérieure, la précision clinique de la description des choses vues et de fascinants élans de prose poétique, à l'exemple de ce passage : « *Les marchands à la sauvette s'installent déjà sur le trottoir devant le kiosque à journaux. Plus loin, le marché bat son plein. La circulation devant l'entrée encombrée du métro s'intensifie. Les wagons au-dessus de ma tête jettent leurs ombres géométriques, qui s'étirent, s'allongent sur les*

vitres translucides de la station du métro aérien. Dans le square, quelqu'un a encore accroché des chaussures dans les arbres. Tout tourne, se balance, autour de moi dans cette confluence encombrée : cartons, papiers, gens, le soleil sur un rétroviseur, le regard des hommes seuls devant un café au comptoir avec moi, jamais les mêmes. Toujours les mêmes. Je suis ici comme sur un quai, et la ville me serre la main. » Le rythme même du texte et la force de ses images (« Ces trous clouent l'immeuble à la nuit qui l'entoure. ») excluent toute forme de nostalgie, mais disent une émotion contenue. Ce qui est en jeu, c'est le défi nécessaire de bâtir du neuf sous réserve de mémoire. Dès lors, comprendre cet espace en sursis, donner corps à ce qui reste de vie *in praesentia* deviennent des tâches morales et politiques. La démarche pour les mener à bien comprend trois... chantiers.

Premièrement, l'héroïne entre en dialogue avec les derniers locataires et les derniers usagers des murs qui vont être rasés, *squatteurs*, chômeurs, miséreux, réfugiés sans papiers. Un jour qu'elle organise une rencontre avec eux, les femmes présentes (elles sont toutes là, un seul des hommes est venu) jettent sur les documents qu'elle a apportés les photos qu'elles ont prises elles-mêmes de leur rue par le passé afin de montrer son état d'abandon aux autorités, et, par-dessus ces photos, elles étalent l'infinie paperasse épistolaire qu'elles ont reçue en retour. Difficile de lire cela sans ressentir un aigre goût de déjà-vu et une manière de honte. Ces résidents ont systématiquement averti la mairie de la dégradation des bâtiments, des problèmes d'eau, d'hygiène, d'électricité, etc. Résultat : aucun. Il a toujours manqué un papier, un document, un formulaire, un truc. Une intervention urgente (rétablir l'eau courante pour une famille, par exemple) prend des semestres si bien que la dégradation s'aggrave et qu'elle devient impossible. La patience, dit l'un des réfugiés, est

une vertu uniquement demandée aux pauvres. Qu'y a-t-il de mieux que d'exiger en retour d'une plainte quelques photocopies supplémentaires et réglementaires à des gens qui sont sans le sou ? La logique du pouvoir, en la circonstance, porte un nom : le pourrissement. Quand il sera trop tard pour réparer, la démolition sera donnée pour la seule solution et il faudra bien expulser les indésirables.

Deuxièmement, M. Fr. l'emmène un jour dans sa caverne d'Ali Baba, un grenier où elle découvre des monceaux de choses imprimées. Il y a là des piles de revues publiées dans ces années 1930 qui virent le développement de la presse populaire ; des livres publiés juste après 1945, appartenant à cette littérature qui n'avait pu sortir durant la guerre, des œuvres de Genet, Vian, Sartre, Lorca ; des tas de magazines des années 1950 jusque vers le milieu des années 1970, avec les illustrations et les photos couleur, *L'Express*, *Le Courrier de l'Unesco*, et puis *Paris-Match*, *Elle*, *Jours de France*, etc. En clair, la petite rue fut jadis effervescente. Elle était autrefois située à côté d'une très grande société d'imprimerie (M. Fr. y travaillait) et le quartier de la Chapelle, au nord-est de la ville, a vécu des décennies de cette industrie. Les travaux de réhabilitation en cours sont le dernier acte de la désindustrialisation du Nord-Est parisien. « *Du passé, faisons table rase* », chantait *L'Internationale*. « *Mission accomplie, camarade !* », répondent les fossoyeurs de la « société salariale » (Robert Castel). 75 le montre avec une netteté méticuleuse : ce que l'équipe de Christopher enterre, c'est la mémoire d'une classe ouvrière, qu'il s'agit non plus d'oublier, car cela, c'est déjà fait, mais bien d'oublier qu'on l'a oubliée, et cet oubli de l'oubli⁴, c'est précisément ce contre quoi le texte s'écrit.

Aux rencontres avec les derniers habitants et à la recomposition de l'histoire concrète de la désindus-

trialisation s'ajoutent des mobilisations d'œuvres littéraires qui ont parlé de la rue, du quartier, quelquefois plus largement de Paris. Résonnent entre autres ici et là des séquences de Baudelaire (*Les Fleurs du Mal* et leur autre « *rue assourdissante* »), de Zola bien sûr (voir l'incipit de *L'Assommoir*), de Céline et de Beckett (leurs pages sur les bombardements alliés de 1944-45 qui visèrent ce quartier et ses gares), de Fargue (*Le Piéton de Paris*), de Paulhan, de Duras, auxquelles il ne faut pas omettre d'ajouter Rilke et (*Les carnets de*) *Malte Laurids Brigge*, jeune exilé parisien sensible qui s'enfuit au spectacle d'une maison délabrée qui sera bientôt rasée. L'héroïne raconteuse d'Anna-Louise Milne, elle, ne s'est pas enfuie. 75 est nourri de cette mémoire littéraire urbaine et lui fait honneur. C'est à mes yeux un grand premier livre. Il affronte une question d'importance. L'époque présente nous offre un choix politique étrange face à l'histoire : devenir des poissons rouges qui ne retiennent rien ou devenir des éléphants qui ne peuvent rien oublier, ce qui revient au même et à « *pitonner* » *save* ou *delete* en un flux constant. Le texte de Milne refuse cette alternative. Il plaide pour des citoyens qui regardent à la fois devant et derrière, et qui mettent au service de leur esprit critique ce que la création littéraire et artistique a de plus inestimable : le désir de donner du sens au temps. ■

1 C'est ainsi que la quatrième de couverture le désigne.

2 Programmé en 1964, ce réaménagement avait pour principal objectif de cantonner le rayonnement potentiel du Parti communiste dans la nouvelle entité de Seine-Saint-Denis et de l'empêcher de prendre souche dans le centre parisien. Au bout du processus, en 1975, Paris s'apprête à retrouver un maire (ce sera Chirac, en 1977), et elle devient ville et département.

3 Ce dernier mur est en relation latente avec deux autres murs, celui de Berlin et celui des fédérés.

4 L'idée d'« oubli de l'oubli » me vient d'un souvenir lointain de Deleuze, probablement dans l'un des textes qu'il a consacrés à Michel Foucault.